

## L'heure très sévère

Paul Chamberland

---

Number 58, Winter 1993

La résistance à l'écriture

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14012ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Chamberland, P. (1993). L'heure très sévère. *Moebius*, (58), 95–98.

## L'HEURE TRÈS SÉVÈRE

Paul Chamberland

*Dans la langue, c'est le monde lui-même qui se présente. L'expérience verbale du monde est «absolue». [...] Le caractère langagier de notre expérience du monde précède tout ce qui est reconnu et considéré comme étant. C'est pourquoi le rapport fondamental entre la langue et le monde ne signifie pas que le monde devienne objet de la langue. Au contraire, ce qui est objet de connaissance et d'énoncé est dès toujours compris dans l'horizon mondain de la langue. Le caractère langagier de l'expérience humaine du monde n'implique pas que le monde soit en lui-même transformé en objet.*

Hans-Georg Gadamer\*

On pourrait cesser d'écrire parce que les hommes font trop de bruit.

Présentement des masses nuageuses se déplacent en un parfait silence. Prodigeux. Par moments la brise soulève le feuillage; des oiseaux chantent : merles, pinsons, une grive des bois au loin. Un épervier vient de passer d'un vol lent.

Cesser d'écrire... Ce n'est pas qu'on en aurait décidé ainsi mais qu'on ne pourrait plus faire autrement... On ne peut s'empêcher de donner raison à une sourde résistance, à de la pure inertie. J'examine froidement ce que c'est et je vois, oui : écrire peut être si souvent de la vaine agitation.

Dans cet état l'écriture se produit tournée contre elle-même, à rebours de ce qui en fait la nécessité : une délivrance, un déploiement fécond du sens – *le chant de la pensée*.

La pensée ne se fait qu'en accord... Éprouver la juste résolution de cet accord, voilà ce qui fait d'elle un chant. Et en accord, c'est avec le monde – selon l'intervalle où s'entendent le poète et le monde.

L'humain prend si facilement pour acquis *son* monde : le monde serait sa possession. Et, dans le parler (l'écrire), il n'entend plus que ce brave, agité lui-même (verrouillé dans une tautologie bavarde). Est poète celui qui, engagé dans le langage, entend l'inverse : il appartient au monde, comme si le monde pouvait dire qu'*il a son homme*. Et il lui est donné de le dire dans le poème : ce qui fait la distinctive parole du poète, le chant, vient de ce qu'il répond au monde comme celui qui lui appartient. C'est en cette disponibilité, cette attention, cette écoute, ce «dédiement», que le monde *est* humain. «Monde», ou compossibilité des êtres, cela ne peut se comprendre que comme monde humain – mais le monde n'*apparaît* ainsi que s'il est accueilli, autant que façonné.

Du défaut de l'accueil et de l'absence du chant on doit bien conclure au fait du désaccord entre l'homme et le monde – à la dislocation du monde, à la menace de sa disparition : le monde, à la fin, est dévasté.

Les entreprises de l'homme contemporain, du *technanthrope*, tendent à éliminer du champ de son activité toute la part d'accueil due au monde. C'est ainsi que va se rompant l'entente avec le monde, *qui fait le monde en tant que monde humain*. Le seul façonnement perd alors l'intelligence de ce qu'il est parce qu'il n'est plus d'intelligence avec sa ressource. Qui se dégrade, du coup, en stocks désassemblés de «matières premières» et d'énergies «non renouvelables». Il ne saurait en résulter que l'épuisement du monde en tant que ressource de l'humain : de partout, et à la dérobée, a cours la dévastation du monde, dont on s'étonne, perplexe, de ne pouvoir la comprendre. Cet épuisement est celui de l'humain même. Au cours de la *désappartenance* d'avec le monde, l'anthrope court à sa propre perte. Il ne se comprend

plus; il ne s'apparaît désormais que comme chose machinée, «organisée», assujetti à la Chose machinée, la *technosphère*. Le voici désassemblé et reconstitué comme simple relais de fonctions que ne «finalise» plus qu'un aveugle, autistique «fonctionnement». Du désaccord, de la mésentente entre l'homme et le monde ne peuvent résulter que de l'agitation (une activité désorientée), du bruit. Le bruit? Un désordre infécond, un brouillage qui ruine l'entente entre l'homme et sa (res)source – du coup, entre l'individu et ses «semblables».

Présentement, de là où se décide ce qui compte pour l'homme (et la Société), la pensée est évacuée comme «inutile». Puisqu'elle n'est plus comprise pour ce qu'elle est : l'accord surgi, recueilli de l'intervalle entre l'homme et le monde. À plus forte raison, la poésie l'est-elle, qui provient de la plénitude soutenue de l'accord, chant de la pensée.

La commune évacuation du monde et du poème les relègue au même retrait. Le monde ne résiste plus que par son inertie; de même la poésie, l'écriture de la pensée, ne peut échapper à l'altération et au malentendu, ne peut trouver refuge que dans le mutisme. Ne plus écrire serait alors la seule façon conséquente de persister en poésie? Pour rester fidèle à la poésie faudrait-il se taire?

Cesser d'écrire parce que les hommes font trop de bruit. Et n'entendraient plus le chant que comme un bruit fondu dans l'agitation – et encore le moins justifiable.

Il n'y aurait tout de même pas de sens à faire l'épreuve d'une fidélité – au chant, au monde – si le silence (l'inertie) ne se désignait pas en tant que réserve. Mise à l'abri en vue d'un ressourcement : le contraire de la stérilité.

Le chant ne se reconstituerait pas autrement que dans le silence. Chanter (écrire, penser), certes, on ne pourrait plus y parvenir qu'à l'abri, dans la constante proximité du silence, et sans cesse prêt à le réintégrer. *Il convient de chanter avec réserve* à l'époque de la dévastation du monde. D'où cette précaution : ne jamais s'écarter des abords où le monde, en vue de son ultime chance de ressourcement, s'est

retiré : sous la muette inertie d'une bête menacée qui fait la morte.

Le poète aussi fait le mort en chantant. Et cela, les habiles, les agités, les bruyants le traduisent ainsi : en voici un, parmi nous, qui est un débile, un innocent, un attardé, un dépassé-par-les-événements, un qui n'a pas pigé, qui s'est fourvoyé, qui a manqué le bateau, qui raconte des histoires à dormir debout. Mais que faire d'autre que de supporter, sans s'émouvoir, ce complet «non-entendu», puisqu'il y a lieu d'éviter le malentendu.

\* Hans-Georg Gadamer, *Vérité et méthode, Les grandes lignes d'une herméneutique philosophique*, Paris, Éditions du Seuil, 1976, p. 303. Le souligné est de l'auteur.